

Jamais son inintelligence et son insuffisance ne se manifestèrent mieux que pendant les vingt années qui suivirent 1825: il pécha par action et par omission. Le rapport traditionnel du roi et de la Diète était renversé : jusque-là, les progrès accomplis en Hongrie, notamment dans l'ordre social, étaient venus de l'initiative royale et avaient eu à lutter contre la résistance passive des États; désormais, c'étaient les États qui poussaient en avant, le gouvernement qui se raidissait. Ce furent les États qui demandèrent, en 1825, l'ouverture de négociations en vue de faire tomber la barrière douanière entre la Hongrie et le reste de la monarchie; et ce fut le gouvernement qui, sous des prétextes de forme, pour préserver l'intégrité des droits du roi, repoussa cette avance, car la ligne de douanes était aussi pour lui une espèce de cordon sanitaire, destiné à préserver l'innocence politique des pays allemands-slaves du pernicieux contact de la Hongrie constitutionnelle. Sa résistance ne cédait que sur un point, et précisément le plus grave, la question des langues. En faisant des concessions à la langue magyare, il croyait sans doute donner à une marotte nationale une satisfaction sans danger, alors qu'en réalité il préparait la plus grave crise de la monarchie, car ces concessions attisaient les haines des nationalités et favorisaient l'isolement de la Hongrie. La responsabilité de cette grande faute incombe à Metternich, qui conseilla de céder dans la question des langues pour éviter des discussions irritantes¹. Mais, en général, il voyait dans les choses hongroises plus juste que ses rivaux. Soumis par son second mariage à des influences hongroises, s'entourant volontiers de nobles hongrois, dont il écoutait les avis, il prit, semble-t-il, en plus d'une occasion, la défense de la Constitution². En tout cas, il appuya de tout son pouvoir l'essai de canalisation des réformes au profit du gouvernement que tentèrent, à la fin de l'ancien régime, les conservateurs réformistes qui s'appelaient eux-mêmes progressistes modérés.

Ce parti avait été formé, sous l'influence des idées de Széchenyi et en opposition à elles, par un jeune magnat de grand talent, Aurèle Dessewffy. Moins ardents que Széchenyi, les progressistes étaient convaincus autant que lui que la situation de la Hongrie était intenable, et qu'une réforme s'imposait pour échapper à une

1. Szógyény-Marich, *Emlékiratai*, 23.

2. Thallóczy, *Graf Anton Szécsen*, 72. Szógyény-Marich, *o. c.*, 32, appelle Metternich le dernier vrai ami de la Hongrie parmi les hommes d'État autrichiens. V. pourtant Metternich, *Memoires*, VI, 712-4; Horváth, *25 Jahre*, II, 277.